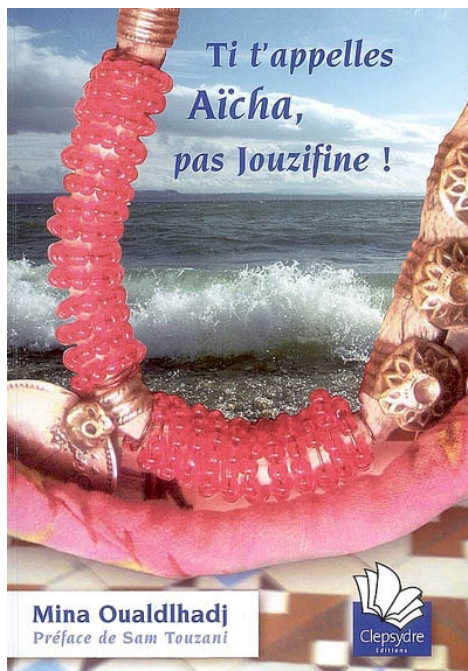




Mina Oualdlhadj :
Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine ! (2008)
Féminités

Féminisme ; Féminités ; Communauté ; Religion ; Diversité ; Norme ; Pudeur ; Patriarcat



Date de publication originale : 2008.
Pages : 154 p.
Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Oui.



©Bart Dewaele

Résumé :

Œuvre rhapsodique et humoristique influencée par la tradition orale, *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* dresse le portrait de deux amies que tout unit mais que tout sépare : la narratrice, Mimi, et sa plus proche amie : Aïcha. L'une est née en Belgique, l'autre a passé une partie de son enfance au Maroc, l'une est angoissée par son horloge biologique, l'autre a fondé une famille, mais les deux, en tant que femmes d'origine marocaine, entretiennent des rapports complexes avec leur famille, leur communauté religieuse et leur pays d'origine ou d'accueil. De chapitre en chapitre, de scène de vie en scène de vie, de dialogue en dialogue, cette « fiction réaliste » explore non seulement la diversité



des aspirations des jeunes femmes issues de la « deuxième génération », mais également la polymorphie du concept de « féminité ». Récit personnel d'inspiration collective, *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* est une œuvre pionnière qui redéfinit les contours de l'identité (post)migrante en Belgique francophone.

L'autrice :

Mina Ouadhlhadj est une autrice belgo-marocaine née en 1964 au Maroc. Elle arrive à Bruxelles à l'âge de onze ans, trois ans après que son père, pêcheur, a quitté le Maroc pour trouver un travail en Belgique. Elle obtient la nationalité belge quelques années plus tard. Elle décroche une licence en langue et littérature françaises puis travaille comme médiatrice scolaire et coordinatrice de projet dans des quartiers « sensibles ». Depuis 2001, elle dirige plusieurs crèches communales. En 2008, elle publie le roman *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* qui s'est imposé comme un texte emblématique de la littérature postmigrante. En 2018, elle rédige un court texte en hommage à son père, décédé en 2012, et à sa génération : *Lettre à mon père*, disponible sur le site des Éditions Clepsydre¹.

¹ Disponible ici : https://www.clepsydre.be/extraits/Mina_Ouadhlhadj_lettre_1.pdf [page consultée le 13 juin 2025].



Des féminités

En confrontant les expériences de la narratrice Mimi, de son amie Aïcha ainsi que de leur mère et de leur famille respective, le roman *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine* (2008) explore différentes conceptions de la féminité. Le récit met rapidement en évidence l'importance des règles dans la vie des jeunes filles : il s'agit d'une étape capitale en ceci qu'elles marquent le passage de fille à femme. Comme le récit *Comme nous existons* (2021) de Kaoutar Harchi, il s'agit donc d'un événement très attendu dans leur vie. D'emblée, la puberté ou plus spécifiquement la capacité à enfanter est perçue comme un élément constitutif de l'identité féminine. Cependant, loin de s'arrêter à cet aspect somme toute biologique partagé par un grand nombre de cultures, le récit des expériences de Mimi et d'Aïcha souligne ce que cet événement implique dans la vie des femmes d'origines maghrébines. En passant de fille à femme, Mimi et Aïcha passent également du statut de petits anges adorés à potentiels démons à marchander. Alors qu'elles sont de retour au Maroc pour des « vacances au pays » (p. 101), Mimi et ses sœurs sont en effet l'objet de toutes les convoitises : « Donne-moi une de tes filles, n'importe laquelle » (p. 111), demande un des prétendants au père, dans le chapitre à l'effet de petites annonces intitulé : « Jeune fille à marier ». Qui plus est, avant d'être marchandées – ou plutôt *pour* être marchandées – les jeunes filles doivent faire montre de vertus irréprochables. Elles deviennent ainsi l'objet d'une véritable surveillance de la part de la famille, leur réputation et leur honneur étant indirectement en jeu auprès de leur communauté², ainsi que le rappelle le père d'Aïcha quand il refuse à sa fille l'autorisation de partir en voyage scolaire :

– Moi vivant, tu ne passeras pas une nuit hors de la maison ! – Mais nous ne sommes que des filles, il n'y a pas de garçon dans ma classe [précise Aïcha]. Pourquoi tu ne me fais pas confiance ? Je suis incapable de faire quelque chose qui te déshonorerait. – J'ai confiance en toi, tu es une fille bien, grâce à Dieu ! Mais que vont penser mes amis ? [...] Si tu pars [en voyage scolaire], ils te feront une mauvaise réputation. (p. 84)

Non sans une touche d'humour et de double entendre, la narratrice indique ainsi que « le père d'Aïcha disait qu'avoir des filles revient à abriter sous son toit une bombe prête à exploser » (p. 59). « Pour vivre en paix » quand on est une jeune fille de famille marocaine, explique Mimi, « il ne fallait surtout pas paraître femme ! Plus tu le paraissais et plus tu étais surveillée, contrôlée, harcelée » (p. 60). Pour en revenir à ces règles pourtant tant attendues par les jeunes filles, « [c]'est ainsi qu'Aïcha est passée d'une parfaite liberté à un enfermement total. Si elle avait su que l'arrivée des menstruations provoquerait un tel bouleversement, elle l'aurait cachée le plus longtemps possible à sa mère » (p. 83). La possibilité d'enfanter étant considérée par la famille et la communauté comme une condition *sine qua non* au statut, à la fonction et à la valeur d'une femme, il n'est ainsi

² L'honneur, la réputation familiale ainsi que la pression de la communauté sont des éléments que l'on retrouve également dans *Le Pays des autres* (2020) de Leïla Slimani et *Comme nous existons* (2021) de Kaoutar Harchi.



pas surprenant de constater que cet aspect obsède les jeunes femmes du récit, ainsi qu'en témoignent les angoisses répétées de Mimi la narratrice :

– Mais toi, tu peux les porter fièrement, tes quarante ans [dit Mimi à Aïcha]. Tu as une famille, des enfants !
– C'est donc ton horloge biologique qui te torture ? – Évidemment ! Je l'aurai quand, ce même ? (p. 18-19)

Nous étions tellement conditionnées par cette horloge marocaine que nous ne pouvions pas imaginer qu'on puisse se sentir jeune à quarante ans. À cet âge, tu étais bonne pour accomplir ton dernier voyage, le pèlerinage à La Mecque, et attendre ensuite patiemment la mort. (p. 90)

Il n'est d'ailleurs pas essentiel que l'amour prime dans ce genre d'union³. Du moins, *il ne l'était pas* : la confrontation des expériences de Mimi et de sa mère⁴ :

– Je ne l'aime pas [dit Mimi à sa mère]. – Pourquoi ? Il ne te frappe pas et il ne boit pas ! – Je n'ai rien à lui dire. – Tu n'as qu'à ne pas lui parler ! Fais un enfant ! Cela vous rapprochera. – Mais nous n'avons rien à nous dire, rien à partager ! – Ce que vous pouvez être compliquées, vous les femmes d'aujourd'hui ! (p. 130)

Quoi qu'il en soit, parallèlement à cette relative uniformité des vécus de Mimi et d'Aïcha, Mina Oualdlhadj se sert également efficacement de son roman pour souligner la diversité des expériences et des aspirations d'une pluralité de femmes que ce soit selon :

- La zone géographique : « [Les Marocaines] regardaient d'un drôle d'œil ces jeunes filles immigrées [portant le voile] » (p. 66) ;
- Les *habitus* familiaux : « Notre émancipation [explique Mimi] commença par de petits boulots, principalement du nettoyage. Notre père ne s'y était pas opposé [...]. Quant à Aïcha, il était hors de question qu'elle travaille, ç'aurait été un déshonneur. Un homme d'honneur ne laisse travailler ni sa femme ni sa fille. » (p. 71) ;
- Ou encore les générations : « Elle [*i.e.* la mère d'Aïcha] était satisfaite du partage des tâches à la marocaine : la femme à l'intérieur, l'homme à l'extérieur. [...] Vous vous êtes fait avoir, vous les femmes modernes avec votre soi-disant indépendance. Regarde-moi, je ne m'occupe ni des factures à payer, ni des courses, ni des problèmes de l'extérieur. Je fais le ménage, je prépare les repas et ça me convient. Je préfère ça que de me réveiller tôt le matin pour aller travailler, surtout en hiver » (p. 51).

³ L'autrice souligne cependant que les privations, obligations et tabous n'empêchent pas les femmes musulmanes de prendre du plaisir dans la sexualité : « Sous nos yeux éberlués, elle se met à tourner sa langue autour du morceau de viande. Certaines femmes ont un fou rire. Ma mère n'apprécie pas. – Voyons, Khadija, tu n'as pas honte, il y a des jeunes filles à table ! – Et alors, il faut qu'elles apprennent ! Écoutez-moi bien, mes filles chéries. Notre religion n'est pas contre le plaisir, au contraire ! Alors, quand vous serez mariées, éclatez-vous ! Mais seulement dans le mariage. En dehors du mariage, c'est *haram*, interdit ! » (p. 117). Ce passage fait ainsi écho aux témoignages recueillis dans l'essai *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc* (2017) de Leïla Slimani.

⁴ Un changement également souligné par [Faïza Guène dans *Kiffe kiffe demain* \(2004\)](#).



On le comprend donc, bien que le roman se concentre principalement sur la vie de deux jeunes femmes belges d'origines maghrébines et que certaines conceptions de la féminité soient partiellement tributaires de la culture des pays de confession musulmane – ainsi que le fait fréquemment remarquer l'autrice –, *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* de Mina Oualldhadj s'adresse en réalité à la condition féminine dans ce qu'elle peut avoir de commun et de singulier. Il est d'ailleurs important que le lecteur ne perde pas de vue que certains aspects conservateurs étaient encore – et sont en réalité encore toujours – la norme dans les sociétés occidentales.



Pour aller plus loin

Delbart Anne-Rosine, « Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité? », *Carnets*, 2010 (2), p. 99-110.

Émission *Arte* consacrée au roman : <https://www.youtube.com/watch?v=MKsXWyVy3EE> [page consultée le 3 juillet 2025].

Rassemblement des revues de presse consacrées au roman :

<https://www.clepsydre.be/presse.php?cat=roman> [page consultée le 3 juillet 2025].